

Le poing sur la hanche et se dandinant d'un air satisfait, Pépin remonta sur son trône.



« — Eh bien, nobles lâcheurs, suis-je digne de vous gouverner?... Tenez, vous me faites pitié ! et si je ne me retenais pas, continua-t-il en relevant ses manches et en montrant des bras à la Samson, je vous flanquerais..... »

A l'aspect de ces massues terminées par des assommoirs,

.... Ces messieurs, honteux et confus,
Jurèrent que jamais ils ne blagueraient plus.

« — Alors, c'est bon; acclamez-moi et je pardonne. »

*
* * *

Pépin, pendant tout son règne, fut aussi bon catholique que son père l'avait peu été. Il recommença les générosités de la race de Clovis envers la soutane. Les riches donations pleuvaient sur les tonsurés comme la misère sur le pauvre monde.

C'est grâce à lui que les papes devinrent les maîtres de la terre et dominèrent les souverains, qu'ils couronnaient ou déposaient au gré de leur caprice.

Cette suprématie ne s'affirma pas sans faire verser des flots de sang ; mais en leur qualité de représentants du Dieu de paix... ils s'en fichaient pas mal.

Aussi, jamais monarque ne fut autant béni et re-béni que le fils de Martel.

*
* *

Le pape Etienne III, ayant fait un voyage en Gaule, autant pour renouveler sa provision de *Revalessière Dubarry* que pour implorer contre Astolphe, roi des Lombards, le secours de son cher Pépin, celui-ci lui dit :

— « Pendant que nous y sommes, ma vieille, si nous faisons une petite convention ? »

» J'irai convaincre les Italiens, à coups de sabre, que tu es *la meilleure des Républiques* — et tu convaincras les Francs, à coups de bénédictions, que c'est Dieu lui-même qui m'a choisi pour toucher leurs revenus. »

— « Fameuse idée ! répondit Etienne. Tope-là, mon garçon. »

Aussitôt il monte en chaire et menace d'excommunier quiconque désobéirait à Pépin.

Puis, en présence de tous les grands du royaume, il re-sacre le roi, et appelant les deux héritiers, Charles et Carloman :

— « Venez ici, vous autres ; il me reste encore un peu d'eau bénite — profitez de l'occasion... »

*
* *

De son côté, Pépin tint parole.

Il passa en Italie et rabistoqua le trône papal, dont les Lombards avaient déjà scié les deux pieds de devant.

Rentré dans ses États, il apprit que les Italiens attaquaient les deux pieds de derrière et que le fauteuil pontifical branlait de plus en plus.

Vite il retourne sur ses pas, rosse les scieurs, remet le trône d'aplomb ou à peu près et revient en Gaule, pour taper sur les Aquitains.

A peine de retour, Etienne lui écrit que les Lombards recommencent.

— « Ah ça! va-t-il me ficher la paix! » se dit Pépin, qui après les Aquitains s'occupait des Bretons.

Toutefois, il revint encore en Italie.

Il passa ainsi une partie de son règne à faire la navette pour son ami *entiaré*.

Ce jeu de cache-cache coûtait très cher à la nation, et le peuple n'avait même plus le moyen de manger des *patates* tous les dimanches; mais il était tellement abruti par les robes noires, qu'il payait sans murmurer, croyant faire ainsi son salut!

O saint crétinisme!



Pépin mourut à cinquante-trois ans, d'un rhumatisme articulaire, contracté dans ses nombreux voyages (768).

Les bénédictions réitérées du clergé ne purent le sauver!

Ce petit homme, nerveux et rageur comme tous les minuscules, s'éteignit avec le désespoir d'avoir été surnommé le **BREF**.

Ce sobriquet grotesque ne fut jamais mieux mérité, car à côté de lui, Napoléon et M. Thiers eussent paru des géants.

On raconte que pour causer avec ses guerriers, qui avaient tous deux mètres de haut, il était obligé de se servir d'un porte-voix, et quand il voulait embrasser une femme de taille moyenne... il allait chercher un tabouret!...

CHARLEMAGNE.

768-814.

Une taille de tambour-major, les épaules en proportion et la voix glapissante, voilà pour le physique.

Fin, intelligent, orgueilleux, brave et surtout faux bonhomme, voilà pour le moral.

*
* *

Le grand Charles naquit à Jupille ou à Liège en 742, et on suppose qu'il passa sa jeunesse en Belgique — ou ailleurs. En tous cas, il aimait à résider chez nous.

Devriez-vous m'appeler crétin ou capucin (deux synonymes), j'ai beau me battre les flancs, cet homme me laisse froid!

Il est vrai que j'ai lu la vie de ce célèbre mangeur d'hommes, dans d'autres livres que les bouquins menteurs avec lesquels on trompe la jeunesse.

*
* *

A la mort de Pépin-le-Bref, Charles et Carloman, au lieu de se jeter dans les bras l'un de l'autre en sanglotant, comme auraient pu le faire les enfants naïfs d'un vulgaire boutiquier, se lancèrent à la tête tout ce qui leur tomba sous la main.

Leur rivalité cessa, il est vrai, de bonne heure, par la mort de Carloman.

En apprenant cette excellente nouvelle, le grand Charles ouvre ses immenses compas et, en deux emjambées et trois

coups de poing, s'empare des États de ses neveux, qui n'ont que le temps de déguerpir en Lombardie avec leur mère.

« Bravo! s'écrient les Francs, c'est l'homme qu'il nous faut! »

Et ils acclament pour leur *légitime* souverain cet hercule, que n'embarrassaient pas les préjugés de famille.

Telle fut la première action d'éclat du conquérant légendaire! Les autres se suivent à la file, comme les imbéciles aux processions.

Avec lui, c'est toujours le lapin qui a commencé!

*
* *

Mais, par exemple, c'était un catholique apostolique et romain de tout premier choix :

A un signe du pape Adrien I^{er}, il passe en Italie où il rosse et dépouille Didier, roi des Lombards, dont il avait été le gendre.

Nous disons *avait été*, parce qu'après avoir goûté de la brune Italienne, il s'était dit : « Tâtons de la blonde Allemande » et avait renvoyé la première à son papa, sans façon.

Du reste, il adorait si fort la variété, qu'il changeait de femmes légitimes plus que de chaussettes.

Quant à ses maîtresses, oh! là là! dirait un jeune homme de famille.

Et pourtant il avait la voix d'un ténor de la chapelle Sixtine!...



Quel était donc ce mystère?

*
* *

Après avoir rossé son ex-beau-père, il alla demander au Pape sa sainte bénédiction — comme tout exterminateur qui se respecte un peu — et afin de mieux la mériter, il baisa, en les montant, chaque marche du palais pontifical.

Pour un homme de sa taille et de son importance, ce devait être gênant.

Lorsqu'il fut arrivé à destination, c'est-à-dire jusqu'à la pantoufle :

« — Saint-Père, n'y a-t-il plus rien pour votre service? »

« — Si, mon garçon, il y a les Saxons qui ne veulent absolument pas croire toutes les bourdes que leur conte mon fidèle Libuin. Ces mécréants entendent vivre en république et ne nous payer ni dîmes, ni messes!

» N'est-ce pas que c'est une infamie? »

« — Comment donc! répondit Charles, mais ils méritent tous les supplices! »

« — C'est justement, mon cher fils, ce que j'allais te prier de leur infliger. Tu m'as prévenu, viens dans mes bras! puis, cours venger notre sainte religion — nous partagerons les bénéfices. »

*
* *

Charlemagne ne se le fit pas répéter. Il attaqua les Saxons qui, après trente ans de luttes héroïques et dix révoltes successives ne purent être soumis.

Le *magnanime* Charles dut, pour y arriver, employer des moyens tellement radicaux, que notre plume devient triste malgré nous.

D'abord il dévasta le pays entièrement, brûlant les villes et les forêts qu'il ne pouvait traverser et mettant à la torture les femmes et les enfants, pour obtenir la soumission des maris et des pères.

Un jour, ayant cerné quatre mille cinq cents hommes sur les bords de l'Aller, il leur fit trancher la tête... à tous!

Mais rien n'y faisait! les survivants luttèrent quand même au cri de liberté, guidés par un grand citoyen nommé Witikind.

Enfin, désespérant de soumettre ce peuple indomptable, il enleva et vendit comme esclaves, en Flandre et dans le Hainaut, les dix mille familles qui restaient.

Dès lors, l'ordre régna en Saxe comme à... Varsovie!...

Puis il distribua le territoire à ses leudes, à ses abbés et à ses évêques.

Si Paris vaut une messe, la Saxe valait deux cent mille cadavres et vingt évêchés!

C'est de là que datent les principautés ecclésiastiques d'Allemagne, que Bismark a si bien démolies.

*
* *

Les Alemans, les Bavaois, les Awares, les Aquitains, les Bretons, malgré leur résistance désespérée, subirent le sort des Lombards et des Saxons.

Supprimés, supprimés, supprimés!... au nom du Dieu de paix!

Tas de Santa-Cruz! Pouah!



Au milieu de ses succès, ce grand baptiseur au sang humain rencontra pourtant un échec, où son neveu, le mythologique Roland, perdit la vie et son fameux olifant — un saxophone superbe

L'oncle et le neveu étaient allés en Espagne, vers 778, dans l'intention de faire — suivant leur habitude — table rase chez les habitants et beaucoup de butin pour eux.

Précédés et suivis par une foule de tonsurés de tout grade, qui d'une main tenaient leur chapelet et de l'autre une boîte d'allumettes, ils s'en allaient, devisant de leurs joies prochaines, quand ils verraient flamber les musulmans.

Un traître leur avait promis d'entr'ouvrir les portes de Saragosse — aussi ces fiers guerriers étaient-ils sûrs du succès.

Mais voilà-t-il pas que ce traître s'avise d'être un honnête homme qui s'était moqué d'eux...

Grande furie parmi les nobles paladins, qui, au lieu de l'aimable perspective de faciles égorgements, n'entrevoient plus que plaies et bosses.

Ils ne se trompaient pas.

Accueillis par les habitants de la ville et des faubourgs, comme des chiens dans un jeu de quilles, ils reprirent tout penauds, l'empereur en tête, le chemin des Pyrénées.

Leur carapace de fer battait tristement leurs carcasses amaigrées — cette honteuse retraite ne rappelait en rien le joyeux départ — on eût dit une troupe de ferblantiers ambulants, sans ouvrage...

*
* *

Mais ils n'avaient pas fini avec les surprises désagréables : En traversant les défilés de Roncevaux, où ils étaient serrés comme des harengs, les Basques firent rouler sur eux des petits cailloux, de la grosseur des tours de Sainte-Gudule.

Les paladins s'aplatissaient comme des cloportes ! Charlemagne étant à l'avant-garde, se tira d'affaire ; mais son neveu Roland, qui commandait l'arrière, termina dans ce pays du baron de Crac le cours de ses exploits fantaisistes.



HISTOIRE POPULAIRE
ET
TINTAMARRESQUE
DE LA
BELGIQUE

depuis l'époque des forêts vierges jusqu'à celle des tramways

Par Fernand DELISLE

ILLUSTRÉE PAR

Léon LIBONIS.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PRÉFACE	1
La Belgique avant la domination romaine.	3
Conquête de la Belgique par Jules César	13
Domination franque	22
LES QUATRE PREMIERS ROIS FRANCS : Pharamond	24
Mérovée	29
Childéric.	32
Clovis.	34
LES LOUVETEAUX : Childebert I ^{er}	49
Clotaire I ^{er}	54
Caribert I ^{er}	58
Chilpéric I ^{er}	61
Clotaire II et Brunehaut	70
LES MAIRES DU PALAIS. Clotaire, ses fils et Pépin de Landen.	72
Suite des rois fainéants et des maires du palais.	79
Pépin d'Héristal	87
Charles-Martel	94
LES CARLOVINGIENS : Pépin le Bref	102
Charlemagne	112
L'EMPIRE APRÈS CHARLEMAGNE. Louis le Débonnaire	120
ATTRAPAGE DES FRÈRES. Division de l'Empire	126
FORMATION DES PROVINCES. Le comté de Flandre et les invasions Nor- mandes	130
Baudouin II, dit le Chauve	134
Arnould le Vieux.	138
Le duché de Lorraine et toujours les Normands dans le fond	142
LA FÉODALITÉ	150
L'organisation des fiefs. Le contrat féodal. La chevalerie.	151
Foi et hommage	160
Le droit du seigneur ou ce que vierge ne doit lire.	164
Le jugement de Dieu. Les épreuves et duels judiciaires	169
Grandes luttes des Colosses du Hainaut et des Sangliers des Ardennes.	173
Réflexions mélancoliques et concours général. Suite des grandes luttes.	181
Godefroid le Courageux et Baudouin de Lille.	189
Conclusion	206
Richilde, Robert le Frison et Godefroid le Bossu	207
Coup d'œil général	223
Le tribunal de paix.	225
LA PREMIÈRE CROISADE. Godefroid de Bouillon	228

	Pages.
LA BELGIQUE AU XII ^e SIÈCLE. Chapitre I. Le Hainaut sous Godefroid le Barbu et ses fils	241
Chapitre II. La Flandre sous Baudouin à la Hache, Charles le Bon et ses successeurs.	250
Chapitre III. Philippe d'Alsace, Baudouin le Courageux et Baudouin de Constantinople.	263
Résultat des Croisades et développement des Communes pendant les XII ^e et XIII ^e siècles.	287
Jeanne et Marguerite ou la Flandre et le Hainaut en quenouilles.	303
Le duché de Brabant sous les trois Henri et Jean le Victorieux	324
Liège, Luxembourg et Namur aux XII ^e et XIII ^e siècles	337
Le comté de Flandre sous Gui de Dampierre	345
Robert de Béthune, Louis de Crécy, Jacques Van Artevelde.	367
Louis de Male et le bout du nez de Philippe de Bourgogne. Les Gantois font sonner Roland.	384
LE BRABANT sous Jean II, Jean III et Wenceslas de Luxembourg	398



(Déposé. Tous droits d'auteur réservés.)